

André Brochu, Claude Beausoleil

Carlos Bergeron

Numéro 123, automne 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36541ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, C. (2006). Compte rendu de [André Brochu, Claude Beausoleil].
Lettres québécoises, (123), 44–45.

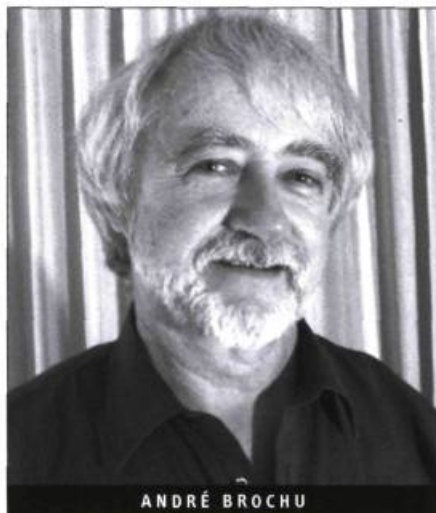


André Brochu, *Élégies de lumière*,
Laval, TROIS, 2005, 124 p., 18 \$.

Mouiller la lumière

« L'humain, le Centaure et Dieu »

Membre de l'Académie des lettres du Québec, André Brochu a remporté le Prix de la Gouverneure générale (2004) avec *Les jours à vif. Élégies de lumière*, son quatrième recueil à paraître aux Éditions TROIS, nous sert une poésie où la vie même, dans ses zones d'ombre et de lumière, est présentée dans ce qu'elle a de plus intime, de plus « frémissant », de plus éternel... Le recueil est divisé en six principales parties explorant des thèmes qui s'opposent (le corps et l'âme, la vie et la mort, le divin et l'humain, la paix et la guerre), mais qui en arrivent aussi à entrer en osmose grâce à un foisonnement figuratif fusionnant les contraires (le Centaure, l'éternité, les « dieux gras », « l'adorable catastrophe »).



ANDRÉ BROCHU

La première partie, « Épeler la rivière », est particulièrement intéressante. Divisée en neuf phases portant pour titres des regroupements de lettres (« abc », « def », etc.), elle constitue un véritable cantique à l'existence, montrant que l'homme évolue de sa création (« frais chuchotis de sang clair sous la peau », « ici commence un beau hasard » [p. 9]) à son inévitable déclin (« là où le jour descend », « je reconnais le crépuscule » [p. 33]). Évoqués à travers une métaphore filée, celle de la rivière et de ses principales mouvances, des thèmes comme l'enfance, l'adolescence, l'âge adulte et la vieillesse y sont habilement nuancés. De la rivière à la généreuse mer source de toute vie, la seconde partie, « Suite pour toi et toi », comporte une série de poèmes destinés à la défunte mère. De sa jeunesse « recluse » à son ascension spirituelle, la mère y est dépeinte douloureusement silencieuse. Brochu met l'accent sur ses derniers instants, sur sa souffrance et son amour :

*où est passée
l'ombre de ta voix ?
où frémit ta souffrance
des maigres jours* (p. 37)

*quand tu meurs
couchée en tas
rien que pour toi.* (p. 42)

*Et tu t'élèves sainte
de ton âme brisée.* (p. 47)

La quatrième partie s'intitule « Magies ». La femme pure et lai-



teuse ainsi que l'amoureuse faite chair y sont célébrées : « Femme ô neige / de Vénus, / butte de lait qui s'échevelle » (p. 53), « Le corps ton corps pleut tout son poids / pleut sa chaleur son sang sa voix » (p. 54). Les sections « Diableries » et « Massacres » nous font entrer dans une dimension poétique où la lumière et la pureté cèdent leur place aux souffrances des enfers humains et à la remise en question ontologique. Avec des pièces comme « Enfers », « Internet » et « L'obsession », « Diableries » incarne les tourments, donne un visage aux incontournables pulsions ; le ton du poète devient plus rugissant :

*Je dormais comme un porc,
carré dans le sommeil* (p. 74)

*la tête et le sexe
se reluquent
parmi l'ombre
poignardée de rayons* (p. 80)

« Massacres », toute centrée sur l'hécatombe sociale et individuelle (« Paix en Irak », « Mort de quelqu'un »), nous permet de monter d'un cran dans la violence et le désarroi :

*Quand nous aurons bien tué l'Irak,
Quand nous aurons pilonné hommes, femmes et enfants
Ensemble pour faire une pâte homogène
De posthumanité.* (p. 87)

Finalement, la dernière partie intitulée « La vraie vie et l'envers » remet les choses à leur place, car « même au cœur de l'immonde, survit le monde et frémit la lumière ». L'insaisissable côtoie l'homme, le concret ne sera jamais assuré, « l'infini [...] fait pression » (p. 104). Il reste donc l'écrit pour rendre compte de tout ça.

Il est affolant de rendre justice à une œuvre si riche en si peu de mots. L'alchimie poétique de Brochu et sa façon de nuancer des sentiments universels, dans lesquels les grands mythes coudoient les réalités les plus crues et où l'effervescence du langage se rive au silence, lui donnent un style où la question de la transcendance prend tout son sens.



Claude Beausoleil, *Grand Hôtel des Étrangers/Gran Hotel de Extranjeros*.
Entre vocés, (disque compact), Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2005, 15 \$.

Habiter la poésie

L'itinéraire du poète voyageant au cœur même de la création.

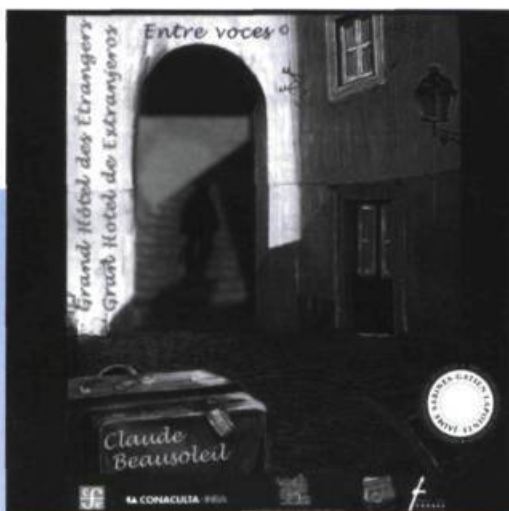
Poète urbain dont le style a marqué la modernité québécoise, Claude Beausoleil nous invite à participer à une expérience poétique hors du commun. Mélangeant sa voix à celle du Mexicain Bernardo Ruiz, il nous donne à entendre huit poèmes non titrés, qui sont récités en deux langues différentes, soit le français (Beausoleil) et l'espagnol (Ruiz). Le résultat : un enregistrement biculturel, rythmé par l'alternance des voix et des accents, mais

aussi par des pièces musicales qui font le pont entre les textes lus, nous plongeant tantôt dans l'ambiance des rythmes tribaux (flûte et percussions), tantôt dans une atmosphère lounge

recréée par le piano. À travers une allégorie relatant les différentes étapes d'un voyage intérieur, là où il faut aller chercher les mots pour les extraire du silence, le poète fait l'apologie de la création et de la poésie comme lieux habitables mais aussi comme états qui doivent être conquis. Car si le Grand Hôtel des Étrangers, qui affiche complet, peut vous accueillir, vous y serez toujours seul avec vos mots, condamné, comme tous ceux qui y passent, à rester un élément allogène. *Le château de Kafka* n'est pas loin... L'alternance des pronoms utilisés permet d'interpeller l'auditeur, de le faire participer à un itinéraire étonnant.

Les premiers vers du « Liminaire » — « Il nous faut témoigner avec grandeur de notre / perte / partir sur les chemins du monde » — donnent le coup d'envoi par l'utilisation d'un « nous » s'exprimant au nom de la collectivité des poètes ou, à plus grande échelle, de celle des écrivains. Le poème suivant cède déjà la place à un « je » intimiste, ce voyageur qui est à la recherche du désir en lui-même, mais qui fait face au hiatus séparant le langage (devant lequel il se sent étranger) et les mots qui pourraient arriver à exprimer ce désir. Toutes les autres pièces utilisent majoritairement le « vous », ce « je » à peine travesti mais qui a le pouvoir d'interpeller l'auditeur afin de l'intégrer à une polyphonie virtuelle. Que fait ce créateur partant à la recherche de sa langue intérieure (cette « blancheur ») et de cette culture impalpable d'où est née son identité? Il descend au grand « Grand Hôtel des Étrangers », un lieu austère et faux (« Dans le hall de faux marbre ») où la rigidité empêche l'évolution — « votre modernité on ne l'écouterait pas » —, et où les tenanciers « ont la ténacité de la mort ». Il y descend pour écrire, pour chercher l'inspiration, et, malgré la grisaille, la lumière vient... Il crée.

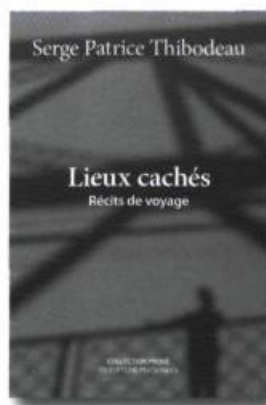
L'album de Beausoleil a le mérite de jouer sur l'alternance des langues, des voix, des pronoms; ils invitent certainement l'auditeur à y annexer son propre « je ». Le timbre de voix chaud de Ruiz, qui est envoûtant, arrive à créer une ambiance fort suggestive. En définitive, le *Grand Hôtel des Étrangers* nous convie à habiter la poésie...



CLAUDE BEAUSOLEIL

ÉDITIONS PERCE-NEIGE

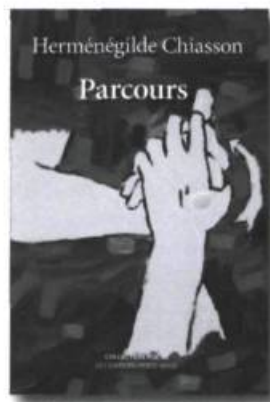
25 ans de littérature acadienne



Lieux cachés
Récits de voyage
Serge Patrice Thibodeau
ISBN 2-922992-23-3, 16,95 \$



Le tracteur céleste
Poésie
Hélène Harbec
ISBN 2-922992-21-7, 16,95 \$



Parcours
Poésie
Herménégilde Chiasson
ISBN 2-922992-24-1, 14,95 \$



Regroupement des éditeurs
canadiens-français



LE CONSEIL DES ARTS
DU CANADA
DEPUIS 1957

THE CANADA COUNCIL
FOR THE ARTS
SINCE 1957

PROLOGUE



<http://perceneige.refc.ca>